

In extremis...

Autor(en): **Matter, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227173>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ancêtres, les chiens libres n'ont pas assez su se défendre des hommes avec leur manie de fidélité, de soumission qu'ils nous ont inculquée, ce sont les grands fautifs.

— Oui, répliqua Flocky, parce que moi, si j'avais à faire ce règlement, c'est dix mois que je me donnerais pour le boulot et deux mois pour mes vacances. Ils croient donc qu'on est différent d'eux ?

— Que veux-tu, Flocky, fit Wisky, avec toute leur science, ils n'ont rien compris à une vie de chien.

— Oui, ajouta Diane, et c'est ce qui me navre le plus, bien qu'ils aient adopté une expression de leur langage qui...

A ce moment, le vent dut tourner, car les trois clebs humèrent l'air et, tirant sur leur chaîne, se dressèrent vers moi en frétilant de la queue. Je les caressai l'un après l'autre en leur disant :

— Au Paradis des chiens, mes braves, vous chasserez toute l'année !

C'est tout ce que je pus trouver pour les consoler. G. M.

In extremis ...

L'événement de la saison dans nos petits villages est, à n'en pas douter, la soirée des sociétés locales. La « Foudroyante », la Chorale qui s'appelle « Echo de... quelque chose » et ceux de la Gym (S.F.G.) rivalisent de zèle pour donner un spectacle de sorte. Avant le lever du rideau (c'est une façon de parler, parce que, en général, le rideau s'ouvre), une foule compacte occupe tous les sièges libres. Puis, dans un silence relatif, le porte-drapeau brandit la bannière et le président, des feuillets à la main, s'éclaircit la voix pour commencer son discours...

Mais le clou du programme est bien certainement la pièce. Jouée avec conviction dans un décor de fortune, elle passe sans peine la rampe et la joie des spectateurs consiste surtout à reconnaître, sous un maquillage exagéré, une perruque mal assujettie ou des moustaches chancelantes, tel ou tel gars de l'endroit.

Et la chronique locale de relater l'événement en sortant son plus beau choix de qualificatifs.

Il y a quelques années, on jouait, dans un de nos villages des Alpes vaudoises, une pièce de chez nous. C'était en plein hiver et la grippe menaçait chanteurs et acteurs.

Le samedi matin, le jeune premier de

la comédie tomba sérieusement malade (grosse fièvre, toux caverneuse) et le médecin interdit expressément au patient de sortir de son lit. Que faire ? On ne renvoie pas une soirée locale, on ne supprime pas une pièce, on ne fait pas lire un rôle... On tâche de s'en sortir autrement.

Quelqu'un se souvenait que la même pièce avait été jouée le samedi précédent par une société de la plaine. Il fallait à tout prix retrouver l'acteur. Le téléphone joua... que dis-je, dix, vingt téléphones, car le jeune homme en question travaillait hors du village. A 4 heures, on l'avait joint. Il accepta de rendre le service demandé, mais il devait encore se changer, passer chez le coiffeur. Le train ne pouvait pas l'amener à temps, on le fit chercher en auto.

Mais les chemins étaient mauvais et la neige tombait sans arrêt. A 8 heures (heure vaudoise), le rideau s'ouvrit devant les choristes. Et la partie musicale était terminée quand l'auto stoppa. L'acteur se précipita dans la salle de maquillage, tandis que ses camarades venaient l'un après l'autre se présenter à lui. Mais le temps pressait. On frappa les trois coups et la pièce commença. L'honneur était sauf.

M. Matter.